

Jeunesse et gatelets

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 32

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

JEUNESSE ET GATELETS

Il y a un quart de siècle, les respectables mères de famille du village d'O... avaient fait cuire au four banal de nombreux « gâtelets » à l'occasion de la fête du Cordon.

La femme du syndic et l'épouse du juge de paix, qui avaient l'une et l'autre des filles à marier, s'étaient distinguées en l'occurrence par le nombre et la dimension des fameux pains sucrés. « Rosalie à l'assesseur » et « Jeannette à l'inspecteur », rivales en amour, s'étaient toisées avec une certaine impertinence sur le pas de la porte. Enfin, c'était à qui pouvait éblouir sa voisine et augmenter le prestige de sa maison.

Mais, pendant que les « gâtelets » se doraient dans le four et que ces dames causaient dans la cour, un jeune luron qui se trouvait dans la remise attenante, regardait par la lucarne du mur mitoyen. Il vit le boulanger retirer les pains et les mettre refroidir sur une grande table. Il vit encore l'homme s'en aller boire un verre.

Et tandis que les gâtelets se refroidissaient et que les femmes bavardaient, notre gaillard eut une idée drôle. Il courut appeler des amis de la « Jeunesse » et, au moyen d'une fourche, l'on « piqua dans le tas ». Autrement dit, armé de cette fourchette géante l'on happa dextrement, par la lucarne, les plus belles pièces. La marque du juge, celle du syndic et celle de l'assesseur ne déconcertèrent pas les habiles garnements.

Mais au bout d'un moment, ce fut une autre histoire. Lorsque les femmes vinrent au four prendre possession de leur bien, plus d'une ne trouva pas son compte et soupçonna sa combustion de s'être trop largement servie. Durant l'heure qui suivit, il y eut, dans le village des explications à n'en pas finir. L'on s'accusa mutuellement, l'on protesta réciproquement, l'on s'invectiva de part et d'autre. Le mitron, lui aussi fut mis en cause et eut peine à se disculper. Bref, ce fut un événement tragique qui faillit mettre aux prises les plus honorables dames de la localité.

Comme la « jeunesse » de ce temps-là savait garder un secret, rien ne transpara. Mais ceux qui mangèrent les fameux « gâtelets » arrosés du bon vin du cru, contèrent l'histoire aux jeunes lorsqu'ils furent arrivés, eux-mêmes, à l'âge de raison. C'est ainsi que l'on eût la clé de l'énigme.

A. Mex.



VATSE ET FELHIE

QUAND l'est qu'on a cinviâ d'atsetâ onna vatsé, on s'ein va à là faire, on vouâitè 'na bête que vo convint, et après quiet on demandé lo prix, et s'on vâi que y'a moian dè férè oquie, on marchandé on bocon et on sè dépaté dè fini lo marsi, dè poaire qu'on ne vigne pas vo subliâ la bête. Tandî que s'on la fâ trâo tchai suivant cein que le vo plié,

on dit âo martchand : « à on autro iadzo ! » et on va vouâitè pe liein.

Se l'est onna fenna et na pas onna vatsé, dont vo z'aussi fauta, cein coumeincé à pou près la méma tsoza : on vouâitè d'aboo 'na grachâosa ; mâ n'ia pas fauta d'allâ espret decé, delé, po cein, kâ lo pe soveint c'est per hazâ qu'on einmourdzé on bet d'accordâion, à mein qu'on aussé dza fé onna promesse dè veinta eintrè bouébo et bouébetta ; mâ po cliâo que n'ont onco rein, que sâi onna danse, onna faire, onna fête, on batsi, onna noce, onna vesita à ne n'ami, âo mémameint on enterrâ âo bin on incendie, n'ein tsau rein, s'on vâi 'na galéza pernetta que vo z'eintrè dein lo tieu et que ne fâ pas la potta quand vo lâi ridé contrè, cein porrai bin bailli oquie, et coumeint lè dzouvenès dzeins preignont vito fû, on fâ cognissance, et crac ! vouaïque 'na frequentachon einmodâie, que bin soveint cein va la mâiti mî ein mènadzô que quand lè pareints miqemaquont lè mariadzô po appondre dou bets dè tsamp âo po déguelhî on mitoyein.

Oro, quand l'est qu'on a chai et qu'on est d'accou, n'est pas lo tot, l'est coumeint po 'na vatsé, faut débattre lo prix. kâ la Jeunesse à quoui appartient la lurenâ ne vo laissè pas quitto dinsè, kâ n'ia pas ! cé que vint dévalisâ lo troupe dâi grachâosès d'on veladzô dâi bo et bin pâyi sa pernetta tot coumeint se l'étâi 'na modze, et ma fai gâ lo tserriari avoué lè toupins, lè senaillès, lè bernâ, lè cornets et autrès musiquès, s'on fâ lo rance et s'on ne baillè rein. Po ètrè ein repou, faut mî s'arreindzi âo pe vito et payi riqueraque po pas ètrè esposâ coumeint on brâvo valet, bon paysan, que dévessâi mariâ 'na felhie qu'avâi ma fâi bin oquie. Parait que lè valets demandâvont pî trâo et l'amocirâo, qu'avâi nom Daniet, renasquâivè dè l'âo bailli atant, et tandî que marchandâvont, ion dâi valets dè la Jeunesse, qu'on lâi desâi Charles dè la Saletta, qu'ètai on pou quequellion, et après quoui lè felhies ne courressont diéro, lâi fâ :

— Eh !... eh... eh... bin, Da... a... a... aniet, se te n... n... ne la vôo pas po cé prix, la... la... la... preigno po mon compto !

Daniet s'est decidâ tot lo drâi.

PLAIDOYER CONTRE LE CHIEN

EST la fidélité même ! En effet, il est presque aussi fidèle aux étrangers qu'à son propre maître. Mais il hérit son maître surtout.

De loin il accourt à sa voix, l'entoure de ses bonds, et lui montre le chemin en faisant la navette, pour lui aplanir les voies et lui couper l'air.

Il couvre de ses abois jaloux la voix chère qui parle à des amis. Mais il se tait et file si cette voix l'appelle.

C'est qu'il ne tient pas à rentrer à la maison. Pour obliger le maître à en sortir, il multiplie les ruses. Il prend la bonne place auprès du feu, se couche sur le tabouret où l'on allait mettre son pied ; vous ne pouvez faire un pas sans l'avoir dans les jambes. Et il vous tire la langue, tout le temps, avec de bons yeux pleins d'indulgence pour ses propres méfaits.

C'est une bonne bête. Il déteste seulement la musique, les cloches, le bon ordre des jardins, les autres chiens, les chats, les visiteurs de jour et de

nuît, les rats, les oiseaux et les papillons qu'il poursuit à perte d'haleine. Par contre, il adore le gibier abattu par le plomb du maître et lui en laisse les morceaux de choix : les pattes et le bec. Oui, c'est la fidélité même. On peut lui confier n'importe quoi, sans danger. A preuve la mince tranche de jambon d'York qu'il porte constamment entre les dents et à laquelle il ne mord jamais.

Louis L.

LANGUES VIVANTES

LE Français, et en cela le Suisse romand ne le lui cède en rien, témoigne généralement d'une invincible répulsion pour l'étude des langues vivantes. Les professeurs de nos collèges, qui sont de persévérants bâtisseurs que rien ne rebute, doivent en savoir plus long que moi sur ce sujet. J'ai tout de même une petite expérience personnelle, ayant été, il y a longtemps, la matière inerte et impétrissable qu'ils ont en vain cherché à façonner à leur image.

Je ne veux pas m'appesantir sur les raisons de cette répugnance des gens de notre race à s'universaliser. Il y aurait peut-être là, dans cet amour exclusif et jaloux de notre langue qui semble si parfaitement nous suffire, une des meilleures preuves de la supériorité du français. Mais c'est là une question qu'il me suffit d'effleurer en remarquant d'ailleurs que ce manque d'appétit polyglotte nous sert en même temps qu'il nous nuit, puisqu'il contraint les étrangers à apprendre notre aimable parler français — ce qu'ils font souvent volontiers — s'ils veulent nous comprendre et nous juger.

Je désire simplement me placer en Lausannois ignorant, parcourant les rues de notre ville, se heurtant à chaque carrefour à un groupe d'étrangers, et rendant compte des sensations musicales, essentielles, globales, qu'il a éprouvées en écoutant jacasser nos hôtes dans leurs idiômes nationaux. Il est bien entendu que je n'entends froisser personne, et que ces quelques réflexions sont strictement personnelles.

L'allemand : C'est assurément une langue qui fut créée pour donner et enregistrer des ordres. Je regrette infiniment de l'ignorer chaque fois que je suis en colère. Toutes ces consonnes qui se bousculent, sifflent, roulent, se hérissent et claquent des talons, ces sons durs qui tombent comme des grêlons sur des vendanges spirituelles, doivent faire bigrement plaisir quand on a une bonne petite rage à passer. En allemand, on ne mâche pas ses mots. C'est peut-être bien pour cela qu'on les digère mal.

Pourtant, c'est un merveilleux instrument philosophique et les métaphysiciens les plus illustres ont pu l'employer avec un rare bonheur, car les mots, presque toujours, signifient trois ou quatre choses absolument différentes.

Nous avons bien le sens propre et le sens figuré, mais en allemand cela va beaucoup plus loin.

En français, si j'énonce : « Paul cherche son mouchoir », cela ne voudra jamais dire : « La Terre est une planète » ! Tandis qu'en allemand, il faudrait faire bien attention, on pourrait parfois s'y tromper. J'exagère évidemment, mais il y a du vrai là dedans.